

Lettres sur Chopin

Nous n'avons pas voulu clore le Sommaire de ce Numéro-Chopin sans donner la parole à ceux qui nous font aimer si chèrement le grand romantique, et nous avons recueilli les quatre lettres suivantes qui émanent de quatre de nos plus éminents virtuoses, particulièrement qualifiés pour parler de Frédéric Chopin.

Je suis très touché de la demande que vous me faites pour le *Courrier Musical* d'une appréciation personnelle de ma part sur Chopin si justement appelé « le poète du piano ».

Pardonnez-moi de me récuser, tant d'autres me paraissant mieux qualifiés pour le faire que moi qui ne suis que son interprète (passionné il est vrai), et qui ne l'ai pas connu, car j'entraï à peine au Conservatoire, tout enfant encore, au moment de sa mort.

C'est par ses amis et élèves favoris que j'ai pu en quelque sorte le *reconstituer*. Son grand ami Franchomme, la comtesse Potocka, la princesse Marceline Czartoryska me donnèrent des échos pour ainsi dire, de son jeu et de sa manière toute personnelle. Ce qu'on a tant appelé, me disaient-ils, et à cause de lui le « *Tempo rubato* » (dont on a peut-être trop abusé, et à tort dans l'interprétation de ses œuvres), n'était d'après ses fidèles auditeurs, qu'une grande liberté et fantaisie dans le dessin mélodique avec ses fioritures, que l'académicien Legouvé appelait si élégamment : « La toilette de Chopin. »

L'accompagnement, au contraire (c'est-à-dire les basses) restait *quand même* rythmique, à ce point qu'alors qu'il jouait avec accompagnement, sa main gauche tombait, paraît-il, toujours impeccablement avec le bâton du chef d'orchestre.

Pour être son fidèle interprète, il faut d'abord se pénétrer de cet axiome que Liszt donnait en exemple à tout virtuosé interprète, en paraphrasant à cette intention une belle parole de Saint-Augustin : « Aimez avant tout votre auteur, puis... faites ce que vous voudrez. » Mais, ajoutait-il aussitôt : « Si je vous accorde la liberté dans l'interprétation, il faut surtout donner au mot liberté sa véritable signification : la liberté est la faculté de se mouvoir *dans le bien*. » — Or, le bien, même dans l'art, ne peut se concilier qu'avec le respect des lois, et en musique, la loi du rythme est intangible.

Si j'osais vous parler de moi, je vous avouerais que je me suis toujours efforcé pendant toute ma carrière, *longue* (ne frémissez pas !) de bien plus d'un demi-siècle — les dates sont là pour ne le prouver que trop — je me suis efforcé, dis-je, de rester fidèle à ces grands principes, je vous confierai aussi tout bas que dans le for intime de ma conscience artistique, je crois ainsi avoir été dans le vrai et pouvoir me dire l'interprète enthousiaste du poète du piano que vous vous préparez à fêter dignement.

Francis PLANTÉ.

Ce que je pense de Chopin ?

S'il vivait encore, je traverserais l'Europe à pied pour le voir. Et dire qu'il y a des gens qui prenaient des leçons de piano avec lui..... C'est à enrager de vivre en 1909 ! d'autant plus qu'en cette année 1909, on rencontre encore des musiciens qui disent « ne pas aimer Chopin ».

Ne pas aimer Chopin ! autant dire ne pas aimer la musique ; tout au moins, à l'envers de ce que s' imagine ce groupe austère — c'est l'aimer superficiellement ; c'est aussi faire preuve de quelque rudesse : car Chopin est profond et raffiné.

Oui, Chopin est profond par la douleur. Il n'est guère sorti des sons de plus sombres accents, de plus déchirantes harmonies ; toutes les nuances, tous les degrés de la détresse humaine semblent en vibration dans ces pages désespérées. Quant au

charme, à la noble élégance, à la subtilité de cette musique immatérielle, il faut avoir des sensations singulièrement alourdis pour ne pas en faire ses délices.

Et quelle richesse d'invention, quelle étonnante diversité d'idées ; que toutes ses audaces (tout est nouveau, « avancé », dans Chopin) paraissent naturellement, sincèrement senties ! et quelle puissance aussi ! car son inspiration dont on a trop indiqué le côté féminin, atteint (*Polonaises, Ballades, Scherzos, Fantaisie* et même, tant cette force était instinctive en lui, dans des pièces où l'on s'attend le moins à la trouver, *Etudes, Nocturnes, Préludes, Impromptu en fa dièze*) une puissance, une grandeur qui soutiennent dans notre art très peu de comparaisons. Evitons donc, de peur de nous amoindrir nous-mêmes, de parler légèrement de Chopin ; ennoblissons-nous au contraire au contact de ce très grand, très pur génie, chez qui toute sensation — rêves, caprices, rythmes, passions, fièvres, sanglots — se résolvait en Beauté. Honorons aussi en lui notre race, car, on l'oublie trop souvent, son père était français, né à Nancy. Et ce n'est pas seulement le hasard de sa vie française qui lui inspira cette beauté de forme, cette concision de pensée, cette mesure, le dessin si parfait de ce modèle d'écriture musicale ; c'est le cerveau latin qui s'alliait à l'âme slave pour, harmonieusement, en préciser le rêve.

Ed. RISLER.

La meilleure façon, à mon sens, de glorifier la mémoire de Chopin serait de jouer pour soi, ses œuvres ou de les laisser reflleurir dans le souvenir. — Mais ne vous semble-t-il pas que les mots n'aient rien à faire, là ou tout est indéfinissable ?

D'autres ont dit, ou diront, la sensibilité passionnée des *Préludes*, ou des *Ballades*, la splendeur tragique ou fière des *Polonaises*, la mélancolie aristocratique des *Mazurkas*. Jouez maintenant un *Prélude* ou un *Nocturne* ; c'est la musique même et seule qui est sa propre explication.

Et Chopin paraît avoir décidé qu'il en soit ainsi en donnant à toutes ces formes nouvelles créées par lui, des titres aussi peu évocateurs, littérairement. Il a pris soin de nous soustraire d'avance à toute influence extra musicale. Il a été le plus lyrique des musiciens de son temps.

Jouons-le ; écoutons-le ; c'est ainsi que nous serons le plus près de lui.

Alfred CORTOT.

Vous allez consacrer un numéro de votre revue à Chopin ; tous vos lecteurs vous en sauront gré, car malgré que l'année qui commence soit la centième depuis sa naissance, nul autre musicien n'est resté plus jeune que Chopin et aucune œuvre plus vivante que la sienne. Cette œuvre est vraiment grandiose. Limité à s'exprimer par la voix d'un seul instrument, il a ennobli cet instrument, il l'a élevé à des sommets inconnus avant lui.

Il a trouvé toutes les cordes à sa lyre et les a toutes fait chanter avec une sensibilité d'émotion incomparable. Pour pouvoir juger de l'étonnante flexibilité de son génie il suffit de parcourir la série de ses préludes. Il y est tour à tour romantique, lyrique, héroïque, dramatique ; gai tantôt comme un enfant, il réussit parfois dans une seule page à atteindre le summum de la tension tragique. Il arrive qu'on le compare à Musset. Non sans raison, lorsque dans sa musique il ne s'agit que de lui-même. Il rappelle le poète des *Nuits* quand il exulte dans la *Barcarolle* ; lorsque dans quelque nocturne, rêverie détachée, il nous parle des peines de son cœur, il nous raconte les déceptions de son amour, rêve malheureux et inassouvi. On pourrait presque se demander, si il y a eu depuis cinquante ans un être, non réfractaire à la musique, qui ait su aimer sans qu'un souvenir quelconque ne le rattache à la musique de Chopin. Mais un autre amour encore emplit son âme et sa vie ; et voilà que l'infortuné amant devient le barde de toute une nation. C'est dans un différent langage qu'il jette le cri de détresse de tout un peuple, qui ne veut pas mourir. Tout le glorieux passé de son pays, tout son tragique présent se reflètent dans l'œuvre de Chopin. Les *Polonaises*

évoquent le souvenir des victoires (op. 53, op. 40 en *la majeur*) et les exploits héroïques y alternent avec le glas funèbre de la défaite finale (op. 40, *ut mineur*), le chant sublime de la patrie adorée est suivi dans les études par la vision terrifiante des lointains pays de l'exil (op. 10 n° 3, op. 25 n° 6) La *Fantaisie*, une des œuvres les plus géniales qu'on ait jamais écrites pour le piano, et la *Polonaise-Fantaisie*, sont presque des pages d'histoire.

Les *Ballades* sont des récits épiques (1). Dans des moments de sérénité passagère, les *Mazurkas*, souvenir de la première jeunesse, amènent la vision de la campagne polonaise, de la vie rustique, du pays si tôt quitté, jamais plus retrouvé. Il n'imité personne; l'influence qu'il subit est celle de Bach qu'il commence à travailler dans sa première jeunesse et qu'il approfondit pendant toute sa vie. Du reste, sa personnalité se dégage déjà de ses premiers ouvrages et il ne la trahit jamais.

Les limites de ces quelques lignes n'admettent pas une analyse technique même approximative de son œuvre. Je me borne donc à dire que l'œuvre de Chopin est un grand cri d'amour. Il l'a puisé dans son cœur, aussi nul autre que lui ne sait remuer les cœurs. Il s'adresse aussi bien aux imaginations les plus raffinées qu'aux intelligences les plus simples; il fait vibrer en nous ce qu'il y a de plus cher et de plus intime; il découvre dans le fond de nos âmes des trésors de sensibilité, dont nous ne soupçonnions même pas l'existence. Il ne lasse ni ne fatigue jamais, son œuvre devient un besoin pour celui qui l'a connu et compris. Cela provient aussi de ce que nul autre musicien, épris d'un but et d'un idéal plus élevé ne s'est rapproché plus près de « l'humain »; nul autre n'a mieux compris la souffrance des cœurs meurtris et déchirés qui puiseront toujours dans son art admirable l'apaisement ou l'oubli. Mais avant tout, Chopin est la plus fière, la plus noble et la plus éloquente expression de toute une race à laquelle son œuvre d'incomparable beauté suffirait déjà seule à assurer l'immortalité.